

CERCLE FREUDIEN

Psychanalyse et écriture

L'écriture, qui tient une place centrale dans la psychanalyse depuis ses débuts, a pris pour nous, avec Lacan, une dimension telle que le symptôme nous apparaît comme ce qui appelle son écriture.

Si ceci éclaire d'un jour nouveau ce qu'on pourrait appeler « guérison » en psychanalyse, une question se pose: Y aurait-il une nécessité de passer par l'écriture? Et si on répond oui, *d'où écrit-on?*

Comment les effets nouveaux de la modernité, effets de désinscription produits par l'«interchangeabilité», l'empire de l'anonymat, redoublent ils cet appel à une écriture lors du travail analytique sur le symptôme?

De son côté, l'analyste supporte lui-même le statut de symptôme dans la cure et il sera analyste à condition de rentrer dans le jeu signifiant. A travers la mise en place du dispositif analytique il offre la possibilité du réveil du sujet. Dans les dessins d'un enfant dans une cure, quelque chose se dit de la relation du sujet à la langue.

Ces questions pourrons être centrées sur la remarque de Lacan: « A la fin des fins, l'Autre, c'est le corps »

Hommage à Roberto Harari

LA FONCTION SUBVERSIVE DE LA LETTRE

Le jeu de la lettre, tel le mot d'esprit, fait mouche avant que le sujet ne s'en avise. Lorsque le désir de l'analyste s'en saisit, il déjoue le sens pour le faire entendre. Qu'en est-il ici de la "fonction de la phonation" ou "Réelangage" (R. Harari) ?

Comment l'interprétation, point vif du processus analytique, met-elle à la fois en cause la représentation et la jouissance inhérente au symptôme ?

Quel est le rôle de l'équivoque dans cette subversion de l'organisation subjective ?

INSISTANCE

Symptôme, corps, interprétation et écriture

Colloque de Convergencia les 12-13 juin à Paris

Lien social Ecriture et Psychanalyse

Nous partirons de la question suivante : quel ordre institue le symptôme, point de départ de la découverte de Freud qui puisse renouveler le savoir déjà là du corps, de l'interprétation, de l'écriture ?

Cela ne va pas de soi puisque la pensée porte à rester dans le *nécessaire*, ce qui *ne cesse pas de s'écrire* avec comme effet le maintien du parti de tribune ou de tribunal qu'est l'épreuve de la réalité. Fantasme qui réalise le masque du réel de l'Autre et celui de l'*impossible* du rapport sexuel, ce qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire*.

Pourtant, l'expérience du transfert considérée à partir d'une sorte de lien social à l'origine du discours analytique peut, par bon heur, soudainement, nous faire le tribut d'une *contingence* corporelle, ce qui *cesse de ne pas s'écrire*, nouvelle interprétation d'où s'ouvre la voie du *possible*, ce qui *cesse de s'écrire*.

Ces quatre catégories logiques utilisées par Lacan pour rendre compte de l'importance du discours, au-delà des énoncés qui s'y disent, conduisent à l'ordre subjectif du subjonctif « qu'on dise », perspective de notre élaboration pour ce colloque.

« Ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici »
(J. Lacan. Lituraterre)

Paris 31 janvier 2010
Convergencia

Jean Charmoille, représentant d'Insistance à

ANALYSE FREUDIENNE

LE DISCOURS ANALYTIQUE SERAIT IL LE SEUL EN MESURE D'OUVRIR A UN LIEN SOCIAL LAIQUE ?

Pour introduire cette question il nous faut examiner les « valeurs » produites par l'analyste dans la direction de la cure. En effet, c'est en fonction de la place de l'analyste dans son rapport à l'objet que des valeurs sont produites. On peut dire d'emblée que ce que produit l'analyste est « *sans valeur* » car il n'y a d'autre valeur que celle qu'on attribue à l'objet. Alors quelle valeur attribue-t-il à son objet et par conséquent à celui de son patient ?

Même si il n'y a qu'un seul transfert la position n'est néanmoins pas symétrique. Il n'y a pas homéomorphie de la valeur d'attribution à l'objet entre celui de l'analyste et celui de l'analysant. En effet, coté analyste, son désir le conduit à se situer par rapport au fantasme de cette façon « s barré poinçon parenthèse vide » S barré Poinçon (), alors que coté analysant l'effet produit par le désir d'analyste c'est-à-dire par la direction de la cure est le suivant : « S barré poinçon (a1, a2, a n,.... etc.) ». Le désir d'analyste oriente donc la direction de la cure en accordant à l'objet une valeur entre parenthèse, le temps de la cure. Je vous proposerai cette formulation : le désir d'analyste c'est être là sans raison d'être. Temps de la cure donc au cours duquel l'analysant pourra dérouler tous ses objets d'identification dans le fantasme pour autant que l'analyste n'accorde pas plus de valeur aux uns qu'aux autres jusqu'à ce que l'analysant rencontre : « *qu'il n'y a pas l'objet* ».

Ce sera seulement à ce moment là qu'il s'apercevra que c'était sa croyance précédente en l'objet qui constituait par ex : l'autre comme étranger c'est-à-dire comme représentant de sa propre incomplétude. La cure, devant mener à la rencontre avec l'incomplétude ou à l'écart fondamental entre objet et identification ; cette conséquence constitue une première forme de passage du discours analytique à une nouvelle forme de lien social.

En effet, c'est exactement sur ce point d'écart plus ou moins grand entre objet et identification que se constitue la notion de croyance. C'est toute la question du A qui se trouve interrogée par là même, c'est-à-dire : ce lieu où la parole se pose en vérité. Toute la reformulation Lacanienne part de ce point, comme ce qui définit un lieu et non pas un être, désigné à la fois comme lieu irréductible de la question de Dieu, et comme façon de laïciser, ou mieux d'exorciser : « *le bon vieux dieu* » comme Lacan l'appelle dans le séminaire ° (encore p 67)

Il évoquera également ceci dans l'Acte Analytique : « *Cet Autre, il est là depuis un bout de temps, bien sure. On ne l'avait pas vraiment dégagé parce que c'est une bonne place et qu'on y avait installé quelque chose qui y est encore pour la plupart d'entre vous, qui s'appelle dieu. Il vecchio con la barba ! Il est toujours là. Les psychanalystes n'ont vraiment pas ajouté grand-chose à la question de savoir, point essentiel, s'il existe ou s'il n'existe pas. Tant que ce ou sera maintenu, il sera toujours là. Néanmoins, grâce à la bulle, [il s'agit de la figure topologique du cross cap] nous pouvons faire comme s'il n'était pas là. Nous pouvons traiter de sa place.* » (Séminaire XV, Inédit L'acte Psychanalytique 19 JUIN 1968)

Ainsi, plus l'écart est réduit entre identification et objet plus la croyance est grande et à l'inverse, plus l'écart est important moins la croyance peut s'installer. Dans cette mesure je comprendrai donc que l'analyse soit *une pratique sans valeur*, en d'autres termes, une pratique dont l'acte, si elle est menée jusqu'à son terme, ne produit rien d'autre que cet écart et par conséquent laisse *sans valeur* toute croyance en un quelconque objet. Il s'agit donc d'une position éminemment politique et c'est également en ce sens que l'analyse est *laïque*(*Ou profane*), terme qu'il faut vraiment prendre au sérieux non pas seulement parce que l'analyste ne peut pas se définir du médical, mais parce que c'est une pratique *sans valeur*. L'analyse *Une pratique sans valeur* parce qu'elle n'instaure aucune religion ni idéologie ; de ce fait on peut même dire qu'il n'y a que la psychanalyse qui puisse prétendre produire de véritables effets de laïcité susceptibles d'avoir quelques conséquences dans le lien social. Les autres formes de laïcités étant le résultat d'une croyance idéologique, elles se révèlent forcément en place d'idéal ou idéalisantes. On peut tout à fait montrer d'où la psychanalyse tient

ses effets de laïcité: Elle tient cette laïcité de ce fait même que la traversée du fantasme dévoile pour le parletre « *qu'il n'y a pas l'objet* » ;c'est en tout cas ce que nous apprend la rencontre de l'objet a, cause du désir, c'est pourquoi l'identification n'est que pure vanité même si elle contribue à la cohérence de la subjectivation. La traversée du fantasme nous apprend ainsi que ce trajet de la pulsion qui avait débuté à partir du besoin aboutit à trouver en bout de course non pas ce qui la satisfait mais un sujet barré; et ce que le sujet barré va rencontrer au bout de son trajet c'est *le non idéal:(I) ou mieux encore S(A) barré* . Mais nous n'en sommes pas quittes pour autant car la psychanalyse ne peut produire des effets de laïcité que pour autant que la psychanalyse elle même ne prenne pas la place d'une croyance, d'une idéologie, voire d'une nouvelle religion pour l'analyste et l'analysant. Ce que l'on pourrait également dire sous la forme suivante : L'inconscient comme savoir est lui-même commandé par un défaut central, un trou. S(A) barré écrit aussi le trou du refoulé originaire qui centre et limite tout savoir qui finit par coïncider avec l'absence de rapport sexuel, où s'installera également le Nom du Père, Dieu donc. La formule Lacanienne : « *Dieu est Inconscient* » nous invite dès lors à considérer que le savoir Inconscient auquel il se réfère n'est pas un savoir sur le monde et qu'il ne fonde la réalité qu'en tant que pour l'être parlant elle n'est construite qu'à travers notre Fantasme Ainsi, ce qu'on appelle dieu c'est bien l'Inconscient, mais un inconscient qui n'a rien de divin ; un inconscient qui produit un dire qui se dit sans qu'on puisse savoir qui le dit comme ce que Marc Strauss vient de le développer.

Freud nous rappelle à ce propos que la psychanalyse, contrairement à d'autres champs, n'est pas là pour faire valoir une quelconque conception du monde (même si ce n'est pas pour autant que nous n'ayons pas de conception du sujet, c'est peut être un petit décalage mais il est important). Dans cet article, Freud met dans le même sac trois discours, le discours politique, le discours religieux et le discours de la science. Il insiste sur le fait que, dans la mesure où ces trois discours répondent à certains désirs idéalisés des hommes, ils

ne parviennent pas à éviter une construction intellectuelle du monde, en général totalitaire.

La réponse totalitaire de ces trois discours a au moins une conséquence très importante c'est l'interdit de penser. Dans ce même article Freud s'engage dans une critique du marxisme auquel il reproche de manifester une sérieuse ressemblance avec ce qu'il est censé combattre exactement comme la religion et ce, dans la mesure où, le discours politique marxiste et le discours religieux ont en commun de prendre la place de la Bible et du Coran comme sources de révélation : « *Ainsi exactement comme la religion, le discours politique doit dédommager ses croyants des souffrances et des privations de la vie actuelle, par la promesse d'un au-delà meilleur où il n'y aurait plus de besoins insatisfaits.* »

Cet « *au-delà meilleur où il n'y aurait plus de besoins insatisfaits* » me semble être en écho avec le fracas, l'horreur où nous en sommes arrivés actuellement. Cet « *au-delà* », est sans doute à entendre tout autant en termes de frontières, de territoires que de formes de vie future. Par conséquent pour Freud : pas de vie future attendue dans la mort ou après la mort. Force est de constater aujourd'hui que les trois discours : politique, religieux et celui de la science ont assuré jusqu'à présent des relais fictionnels qui ne fonctionnent plus

La conséquence repérable actuellement de chacun de ces discours est bien l'effondrement et l'effacement du sujet. Ainsi n'avons-nous pas à prendre en compte ce que Lacan nous a apporté dans cette formule, « *l'inconscient c'est la politique* » ? N'est ce pas à entendre comme une invitation à nous adresser directement aux hommes, non plus à partir des idéologies soutenues par les trois discours que l'on vient d'évoquer ; mais au contraire à s'adresser à l'homme en tant que parletre, sujet de l'Inconscient, C'est ce que l'on peut entendre également derrière la notion de : « *weltanschauung* » Freudienne : l'analyste n'a pas de conception du monde non pas parce que c'est une décision raisonnée et donc idéologique c'est-à-dire idéale ; mais parce qu'il tient cette position du fait même de l'opération de son désir. C'est en mettant en fonction son désir d'analyste dans la cure qu'il maintient son rapport d'identification à l'objet dans le suspend d'une parenthèse vide. C'est là son éthique ,celle qui se fonde donc comme

conséquence de sa position à l'égard du désir le temps de la cure et non l'inverse .En effet ,il n'y a pas une éthique à priori de l'Analyste car ce serait une nouvelle forme de morale ; en revanche il y a bien une éthique de l'analyse dans l' « après coup » qui se constitue en raison de la place à laquelle l'analyste se situe par rapport à son désir ; Désir d'analyste dont Je rappelle une formulation possible : « être là sans raison d'être » qui fonde cette pratique sans valeur.

Ceci ne peut se soutenir que parce que la traversée du fantasme mène au point de constat de la marque de ce qui avait disparu, mais une marque dont aucun alphabet ne permet la lecture bien que Lacan ait pu évoquer à cet égard l'inscription: « *d'un signe qui attend d'être lu* ». Pourtant cette écriture de l'objet en bout d'analyse se révèle totalement inapte à satisfaire la croyance qui consistait à penser qu'il y aurait un texte personnel à chacun inscrit dans l'Inconscient. Effectivement, la traversée du fantasme nous apprend encore qu'il n'y a pas de texte, c'est à dire pas d'organisation signifiante dont le déchiffrement viendrait nous assurer la validité de nos démarches dans notre vie sociale.

Par conséquent il n'y a pas dans l'inconscient d'écriture qui attende une quelconque herméneutique qui nous permettrait enfin de justifier notre conduite.

Je voudrais maintenant pour terminer introduire l'idée du trait d'indistinction et celle de la faillite des relais fictionnels à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure en y ajoutant la notion du vol de jouissance. Il me paraît en effet qu'à l'horizon de toute persécution raciale, de toute revendication de frontières ou de territoires, il est toujours question de la même chose, à savoir : la supposition d'une jouissance que l'autre nous vole. Cette jouissance qui nous échappe, c'est celle que l'on suppose toujours à l'étranger. Il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour le rencontrer, cet étranger, il est toujours à nos portes, au-delà de nos frontières ; que ce soit celles des sexes ou au-delà de ce que chacun définit comme étant son territoire. De là à penser que celui qui nous vole cette jouissance, celle que l'on n'a pas bien sûr, celle qui nous manque, serait la personne ou le territoire que l'on voudrait s'approprier pour qu'enfin il n'y ait plus « *aucun besoin insatisfait* », il n'y a pas loin, il n'y a qu'un pas.

Ce pas c'est celui que Freud franchit justement dans son article « Une conception du monde » dont je viens d'évoquer quelques éléments. Un Freud donc qui s'est trouvé, lui aussi, dans la nécessité de trouver les moyens d'une laïcité telle qu'elle ne laisse aucun espoir à ceux qui voudraient soutenir leurs différences à partir de quelque croyance que ce soit et en particulier ceux qui auraient souhaiter faire de la Psychanalyse : « une science juive ».

C'est dans un discours au Bnai Brit qu'il nous livre ce que j'appellerais ce « *trait d'indistinction* » qui met le sujet à l'abri de toute exaltation d'un blason, notamment national.

Ce « *trait d'indistinction* », Freud le trouve dans ce qu'il appelle cette « *identité intérieure* » dans laquelle il rencontre « *le mystère d'une même construction psychique* ». Freud répond clairement à ses coreligionnaires du Bnai Brith qu'à son avis ce qui se transmet de génération en génération c'est ce « *trait d'indistinction d'une même construction psychique* » qui vaut pour lui tout autant que pour les Juifs et pour le reste de l'humanité. Entendons bien sûr que Si nous avons une égalité de construction c'est bien en termes de construction psychique.

Donc, si on entend bien Freud, la seule communauté que l'on puisse soutenir et revendiquer, c'est celle du sujet de l'inconscient face à laquelle toute question d'origine est vaine. En effet, il n'y a pas d'origine du sujet, il n'y a pas d'origine de l'inconscient, il n'y a pas d'origine de la construction psychique, il faut le rappeler. Voilà donc comment Freud en son temps opérait déjà ce passage du discours analytique au lien social Laïque

Comment donc enfin assurer aujourd'hui des relais fictionnels nouveaux ? Sans doute pouvons-nous essayer de les penser à partir de ce qu'on pourrait prendre en compte justement de cette recherche d'un trait d'indistinction du sujet en tant qu'il est avant tout structuré comme un langage et non pas comme un territoire.

Robert Levy

Pour Analyse Freudienne

CCAF

Peut-on encore attendre d'une psychanalyse qu'elle parvienne à subvertir le lien social ?

Ecartons d'emblée la possibilité que des psychanalystes se maintiennent encore en position de doubles de la cruauté du maître, offrant soit le cynisme de séances courtes et de salles d'attente combles soit l'imperturbable d'un cadre rigide et à prendre ou à laisser. De tels zombies ne favorisant pas la continuation de l'analyse comme force de dénonciation du malaise de la civilisation.

Car il ne fait pas de doute que les symptômes auxquels nous avons le plus couramment affaire aujourd'hui ne relèvent plus seulement de la culpabilité de pas pouvoir être un maître ou de ne pas accepter d'être une femme, mais de la difficulté pour un sujet de voir la valeur de son travail reconnue ou d'accepter que le système des échanges où il est pris en tant qu'employé ne soit plus qu'une bulle spéculative et virtuelle qui démonétise toute valorisation et toute reconnaissance.

Qu'a donc à lui offrir une psychanalyse, et qui ne soit pas seulement de l'ordre d'une "psychothérapie de soutien" ? Et que peut-il espérer d'une pratique de la *règle fondamentale*, si celle-ci ne se dévoile pas comme comportant inéluctablement l'instauration d'un autre type de valorisation des actes, autant qu'une mise en doute de la toute-puissance de l'argent ?

Jacques Nassif

DIMENSIONS DE LA PSYCHANALYSE

Ne serait-ce que...

(note sur le thème « la psychanalyse, la politique, et les restrictions que celle-ci impose »)

...la raison depuis Freud

Déjà du temps de Freud la psychanalyse a intéressé la politique, et s'est intéressée à elle, ne serait-ce qu'en diffusant sa théorie pour la confronter aux standards idéologiques et en accroissant le nombre d'affiliés à ses associations. Avec Lacan un nouvel élan à l'extension de la cure fut donné par la passe. C'est bien pourquoi Lacan, sinon d'emblée, du moins à la fin de l'École freudienne de Paris, fut attentif à limiter cette extension (si elle ne trouvait pas, comme la passe l'implique par elle-même, son « contien » par l'intension du discours analytique), afin que cette expansion ne passât pas à la facticité. Il reconnaît en effet trois modes de facticité à la fin de sa « Proposition... », relevant chacun d'un des registres qu'il avait promus, en soulignant bien qu'à ces facticités contrevient le discours analytique. En considérant le symbolique et l'imaginaire comme déjà travaillés par Freud, on y retrouve les facticités du délire et du groupe. Lacan rajoute la facticité réelle de la ségrégation scientifique et de l'exaction du camp de concentration à quoi elle mène (elle aussi, peut-on dire, c'est-à-dire en dehors de toute « raison » du type idéologico-raciste).

La théorie analytique aussi peut cependant être proprement délirante, si elle quitte l'axe de la psychanalyse défini par des marges à la fois freudiennes et lacaniennes, n'en déplaise à Madeleine Cavé et à d'autres, psychanalystes ou non, qui étaient moins Freud et Lacan qu'ils ne les évacuent (trop anciens, trop complexes, trop théoriques, trop narcissiques... disent-ils en desservant ainsi la psychanalyse). Non pas que pour assurer la pratique psychanalytique il s'agirait uniquement de réitérer les enjeux mis en œuvre par Freud et Lacan : nous pouvons les dépasser. Non pas que la théorie aurait à se cantonner dans ces marges, mais bien plutôt il est nécessaire aujourd'hui encore qu'elle continue d'y prendre ses sources pour, ensuite seulement, expliciter les conséquences à en tirer en développant (ceci n'est pas restrictif) ne serait-ce que les intuitions de Freud et de Lacan. Ce développement nécessite lui-même, actuellement, des termes renouvelés afin de réaiguiser la portée des concepts freudiens et lacaniens (pour ne pas parler de leurs « signifiants » dont il est difficile de savoir quelque chose). De toute façon, une dialectique entre persistance et renouvellement des mêmes termes est incontournable. Qui plus est, un impact de ces concepts dans le domaine de masse de la politique fait ici très vite contradiction, ne serait-ce que vis-à-vis du un-par-un de la cure C'est cependant cet un-par-un qu'il nous faut défendre sans cesse contre les tentatives politiques d'éradiquer la psychanalyse (ne serait-ce que sous couvert de la ramener au sein des psychothérapies), sans parler des censures totalitaires. À l'instar du délire psychotique, lâché de la restriction existentielle métaphorisée comme Père, la théorie psychanalytique détachée de sa base fondatrice (qui n'est dialectiquement ou asphériquement qu'un fondement depuis le non-fondement, une théorie du signifiant, ne serait-ce qu'elle, établie sur l'absence d'ontologie du signifiant), la théorie psychanalytique peut d'évidence conduire à n'importe quelle irrationalité. Si le groupe analytique embraye imaginaires sur ce délire, il implique une facticité d'autant assurée d'elle-même qu'il vient soustraire à cette mise en commun la singularité des cures et leur inventivité au « profit » de leur uniformisation Les psychanalystes ne sauraient pourtant marcher à l'unisson, ce qui ne veut pas dire que cet inacceptable ne s'organise pas. Reste à trouver la bonne formule pour contrecarrer la politique sans pour autant éclater dans la dispersion. Et ceci d'autant plus que le réel

appelle à sa propre rationalité (non sans homogénéité avec les deux registres précédents) en risquant de développer, mais alors par ségrégation et non plus par assimilation, ce que Lacan appelle « barbarie » à la fin de son « Temps logique... » : se trouver refusé du sein de l'humanité, bien pire qu'être éjecté de l'ensemble des analystes. Le rassemblement de ces rebuts de l'humanité (du point de vue de la taxinomie scientifique remodelée inductivement, mais à mauvais escient, en rejet et élimination) a conduit aux camps d'extermination. Toute politique a cette triple incidence de fiction idéologique et de délire, comme de regroupement et à la fois de « groupuscularisation », comme de crépuscularisation de l'humain ne serait-ce qu'au sens d'une atténuation des effets de la parole et du discours dont la dialectique constitue proprement l'humain. (À cette place trop abstraite de « l'humain » situons le narcissisme fondamental non spéculaire, voire la raison dite du Père.)

Pour échapper à ces destructions aux justifications « humanitaires » propres à la raison néolibérale (intégrer le « Père » par quelque voie que ce soit, préférer à tout trope la synecdoque, tourner le dos à la sophistique), le modèle lacanien du plan projectif sert à comprendre la nécessité de rappeler l'intension dans toute extension. Cela permet de ne pas confondre la mort et la « pulsion de mort », elle vitale pour le sujet. Car c'est depuis une négativité bien comprise qu'on a toute chance d'échapper à Dieu, et ce qui s'en suit de religions, plus délirantes qu'illusoires, comme aux rapports de force (idéologiques, religieux et armés), comme à une supposée scientificité de l'économie dite de marchés (quand elle est capitaliste et qu'elle a envahi la planète entière, de façon sphérique cette fois : sans plus d'articulation asphérique entre le global et le local). Car, au fond, la structure (au moins elle, mais pas ses praticables) de l'économie politique et celle de l'économie subjective sont identifiables, justement au travers de cette littoralité asphérique opérant entre intension et extensions, sujet et objets, de signifiant à signifiants, et d'échappement de la signifiante unaire à sa saisie en signifiants binaires, en modèles et en conditions réelles. Parler ici d'échappement concerne d'abord la conditionalité irréaliste (la cause ne précède pas temporellement l'effet) de toute signifiante en tant que supposition (au même titre que le refoulement proprement dit « anticipe rétroactivement », par après, sur le refoulement primordial). C'est dire qu'économie politique et économie subjective sont de la même veine signifiante.

Une théorie de l'objet comme valeur (*agalma*, horreur, et chute) prend place ici en termes diversifiés de parcours descriptible de cette valeur, de sa forme et des rapports dans lesquels elle entre, comme au-delà extensionnel de la fonction signifiante. Mais ces en-plus bâillonnent le sujet en lui échappant tout autant que l'intension elle-même dont il veuille formuler ses raisons. C'est cependant en particulier dans ce désir que gît la raison d'une aliénation (dont l'allemand *Veräußerlichung* donne chez Marx une idée de l'incidence de l'extériorité et de là de l'évidement dans l'engendrement signifiant et métaphorique du sujet), aliénation dont le sujet tire la force de son existence (à défaut que celle-ci soit divine). Car il n'est pas d'existence du sujet sans jouissance (de l'air, de l'eau, de la terre, de la nourriture, de la sexualité, du langage surtout, y compris de ses équivoques et des négations) et il n'est pas de jouissance sans plus-de-jouir (c'est le *Lustgewinn* de Freud), équivalent à l'extériorisation de l'évidement et donc au résultat de l'aliénation, duquel repartir pour se passer de fondement. La fuite en avant à la recherche d'un en-plus marque ainsi à la fois le non-rapport à l'objet ontologiquement déterminé et sa reprise nécessaire dans le langage, y faisant rapport renouvelé, comme le trait d'esprit le spécifie en termes minimaux de « tierce personne », constitutifs d'une parole non uniquement transférentielle. À cette castration, relative à l'échappement intensionnel comme à l'impossible relation à l'objet, est nécessaire une déconstruction des extensions (prenant en compte leur négativité transformationnelle vis-à-vis de l'intension) pour jouer en retour de construction et de là d'un écart (*Entstellung*) à chaque étape qui fasse *trace* des transpositions permettant de mettre en jeu, en forme, en rapport la structure (intensionnelle, fonctionnelle, évidée) de la

signifiante, proprement insaisissable.

Que rien ne s'explique comme tel de la jouissance fait symptôme. Ce fondement négatif de la psychanalyse déplace sa négativité au sein même du symptôme en ce qu'il n'adhère comme fondement à aucune mise en forme de principe, aucun système, aucune doctrine, ni même aucune méthode. C'est en quoi le discours psychanalytique n'admet nulle raison préalable de méthode ou de doctrine (non plus freudiennes), ni même un balisage anticipatif de topologie ou de rhétorique (non plus lacaniennes), ces quatre champs étant par définition préconstruits à d'autres fins que la singularité d'une cure, mais le discours analytique appelle à leur mise en œuvre comme *organon* de la parole, un *organon* cependant élaboré depuis ces mêmes champs, de cure en cure, mais à partir de leur disputation, non sans pugnacité à l'égard des constructions logiques cognitivistes, ou à l'égard des objets d'évidence de la psychologie expérimentale ou phénoménologique, voire à l'égard d'un biologisme psychiatrique galopant.

Car aucune exaction n'empêchera jamais la parole de se développer, qui n'a nul besoin pour ce faire d'autorisation faite à la pensée de s'engendrer (référence ici au projet de Constitution européenne qui affirmait dénégativement un « droit » de penser)— même si l'expression de la pensée laisse souvent à désirer, que ce soit le fait du sujet ou le fait de l'organisation politique et sociale, à tout niveau, local ou général, de leur confrontation et de leur convergence. L'organisation politique de la psychanalyse ne peut être elle-même que restrictive vis-à-vis des cures et donc du discours analytique en tant que tel. Mais elle leur sert d'abri, même si le cordonnier est le plus mal chaussé.

Encore faut-il pointer que, malgré une tendance notable des analystes à ne pas reconnaître leur penchant de soumission à l'idéologie dominante (c'est donc là encore une défense vis-à-vis de l'inconscient), le discours analytique ne peut aller de pair avec la politique, ne serait-ce que parce qu'il produit la propre signifiante du sujet, en asseyant l'en-plus dont elle dérive sur les développements véridiques de la fonction signifiante. C'est affaire de choix de schématisation, et même de stratégie à l'égard de celui-ci. L'interprétation que chacun fait implique un renouvellement constant des savoir-faire, y compris transmis dans les textes. Un compromis avec la politique — et son côté sinon répressif du moins restrictif, une restriction touchant plus les rapports intension/extension que telle ou telle extension en elle-même — induit proprement une attitude fétichiste, tant à l'égard du discours analytique alors comme uniquement conceptuel que de la pratique analytique alors comme uniquement thérapeutique. À l'encontre d'un tel compromis, la littoralité de la raison analytique, avec ses développements aussi sur la scène politique et sociale, contrebalance un tel fétichisme en rappelant le hors-valeur fondateur de la psychanalyse.

*

Le 27 janvier 2010.

Les divers modes de l'écriture que les psychanalystes mettent en œuvre peuvent cependant se conjoindre pour ouvrir sur une position battant en brèche la politique au sens standard de support de l'économie monopoliste néolibérale et planétaire, globale et anticulturelle. Cette conjonction ne peut s'appuyer que sur les organismes internationalistes (mais non impérialistes) de psychanalyse comme Convergencia apparaît être le seul lieu (à distance de toutes les Associations internationales et des diverses Écoles mondiales). Pour ce faire, l'écriture, comme mode d'échange facilement véhiculé par l'internet, appelle sa spécification en tant qu'organisation éventuelle des échanges entre analystes.

Y a-t-il un mode spécifique d'écriture analytique ? Sûrement pas, mais le risque d'évacuer les tentatives antérieures, pour réinventer à chaque pas, est d'impliquer la

déshérence de la psychanalyse, déshérence d'où par ailleurs l'éparpillement des facticités et l'inertie psychotique tirent leur force. On ne peut développer une argumentation (y compris sur le mode littéraire) que dans l'axe des concepts, des constructions et de la logique développés par nos prédécesseurs depuis Freud, sans lesquels nous ne saurions ni exister comme analystes, ni échanger entre nous ou avec les autres secteurs de la culture et de la société, ou y faire valoir notre expérience, car tout analyste est identifié de façon « ordinale » (au sens de la paire ordonnée et au-delà) à l'ensemble de ses prédécesseurs, textes à l'appui. À ne pas parler freudien, pouvons-nous ne serait-ce que débattre entre analystes ?

Sur le mode d'échange maintenant. Dimensions de la psychanalyse, suivant en cela sa disposition initiale (sinon sa politique), vise à éviter tout enclavement institutionnel au profit d'un travail en réseau. À côté des liens entre associations et notamment des congrès et des colloques (organisés par un nombre large ou réduit d'associations), à côté des comités de liaison locaux, régionaux ou généraux, à côté des groupes de travail et des cartels traversant les espaces inter-institutionnels, Dimensions de la psychanalyse est attachée à la promotion des positions et des productions singulières de tout analyste. C'est pourquoi nous demandons, pour soutenir les propositions de nos délégués au CLG de Buenos Aires en mai 2009, que Convergencia facilite la circulation de modes de débat divers, sur des thèmes variés, en réseaux, treillis ou autre configuration. Nous pensons a minima que l'organisation d'un « dialogue » en tierce personne est essentiel : deux personnes discutant en débat, sous la modulation et l'intervention d'un tiers évitant l'animosité. Façon de dépasser « l'envie et la haine »¹, au profit d'un narcissisme fondamental qui ne soit pas établi depuis de petites différences mais comme ce que la singularité a de plus « partagé », opérant à l'identique chez tout un chacun.

*

Le 7 mars 2010

Entendons bien l'argumentation : psychanalyse et politique ne sont pas exactement incompatibles, mais la politique (comme sphérique, globalisante) en omet l'inconscient et le sujet de l'énonciation, quand la psychanalyse les met au « centre » asphérique de son action, une asphéricité qui ne récuse en rien le sphérique. Ce sont là deux positions asymétriques, qui supposent effectivement une révision de l'esthétique transcendantale, à la réalisation de quoi appelait Lacan. Le trésor n'est pas caché dans le champ, mais c'est de retourner ce champ — de mettre au travail le champ de la psychanalyse — qui produit les enrichissements qu'on en escompte. C'est donc bien affaire de manque.

*

P.S. : De multiples textes relatifs à ce thème ont déjà été écrits, ils sont tenus à la disposition de qui les demandera.

René Lew,
au nom de Dimensions de la psychanalyse,
le 2 mars 2010,
pour le CLF de Convergencia.

¹ Ici référence à Plutarque.

PSYCHANALYSE ACTUELLE

TEXTE PROPOSE PAR PSYCHANALYSE ACTUELLE POUR LE COLLOQUE CONVERGENCIA DE JUIN 2010

Qu'en est-il de l'inconscient, aujourd'hui, de la scène de l'inconscient, à partir de ce que Freud en a découvert et ouvert le champ de la première à la deuxième topique qui prend en compte, à partir de Totem et Tabou, Considérations sur la guerre et la mort, d'autres textes aussi, le passage du singulier au collectif ? Passage comme lieu, non plus de la satisfaction ou de la réalisation d'une jouissance sans limite, mais, lieu d'élaboration dans le social d'une conflictualité à soutenir et non à éluder aujourd'hui.

Cela caractériserait le « psychique », tendu entre deux silences, celui de l'origine, de la naissance, et celui de la mort, du souhait de et acte de mort.

Des silences qui ne se « disent » que dans une vérité toujours voilée, entre vie et mort.

Qui se disent dans l'avancée de Freud avec l'imbrication des pulsions de vie et de mort qui sont à différencier de la mort comme de la vie elles-mêmes. Et surtout de ne pas les faire équivaloir au mal et au bien. D'où le terme d'imbrication d'Eros/Tanatos à entendre comme ce qui intéresse d'abord le fondement du sujet. Ce que Lacan nous propose à partir d'Encore avec l'écriture du nœud Borromée qui subvertit, enfin !, l'originaire pris dans du plein, du religieux alors qu'il est à soutenir comme vide. Or un certain abus épistémologique de cette imbrication/desimbrication est devenu habituel dans nombre d'écrits sur l'explication des faits collectifs, en particulier des totalitarismes. Acceptons dès lors que son usage métaphorique permette d'avancer sur ce passage du singulier au collectif, en tenant compte de cette mise au point notionnelle.

Osons ainsi parler d'une Histoire contemporaine traversée par une attaque du genre humain du fait d'une desimbrication des pulsions d'Eros et Tanatos fonctionnant chacune pour leur propre compte, pulsions toute deux chauffées à l'extrême, à l'«extermination» .

Extermination déjà nommée, comme telle dans le Malaise dans la culture/civilisation de 1929.

Freud, lui, ne pouvait pas savoir pourtant ce qu'il s'est passé, ce qui n'aurait pas dû avoir lieu, mais a eu lieu en Europe nazifiée dans la Destruction des juifs, des Tsiganes, des malades mentaux, des homosexuels, de « vies sans valeur de vie ».

Mais pour notre usage aujourd'hui, Freud a élaboré ce qui nous fait penser l'effacement, les tentatives de non- inscriptions des traces des meurtres et des crimes dans la culture, dans l'histoire de l'humanité.

« Humanité » : est-ce ce qui spécifierait le travail de la psychanalyse en sa vérité historique dans le politique, la civilisation ? Bref ce qui est en péril, mis à mal aujourd'hui, encore et encore, en corps et en corps, meurtres et crimes, dont on forclot les traces, d'une façon renouvelée en Argentine, Colombie, Brésil, Chili, Algérie. Les exemples sont nombreux....

Il serait urgent que les psychanalystes se souviennent que ceux sont eux qui font la psychanalyse, se tenant à ce lieu du sujet de l'inconscient dont Lacan a renouvelé, précisément, l'approche, la remise en travail à partir de concepts qu'ils nomma fondamentaux - l'inconscient et

la répétition, le transfert et la pulsion .Et d'autres, notamment le Malaise dans la civilisation, ajouté aux autres sous le nom détresse/néantisation permettant d'ouvrir l'hypothèse d'une 3^e topique, tenant compte de ce qu'il s'est passé au XX e siècle dans l'attaque du genre humain parlant, de sa mort et de sa vie.

Trace et effacement, agressivité et destructivité, sexualité infantile et théories parentales, histoire du sujet et forclusion, désir et fantasme, parole et jouissance, écriture, création et transmission, réouvrent ainsi *l'intérêt de la psychanalyse*, après Freud, après Lacan, et à notre tour, chacune, chacun.

L'intérêt de la psychanalyse pour les anciennes et les différentes formes d'art, théâtre, littérature, sculpture, certes, et, pour nous, d'une façon plus contemporaine, photographie, cinéma, publicité qui témoignent de cette *Autre Scène* où se joue la mise en déchet, explosion, désarticulation du sujet de l'inconscient, que la pratique de psychanalyse avec les enfants nous enseigne de façon si exemplaire.

Barbara Didier-Hazan, J.-J.Moscovitz, Nabile Farès.

ESPACE ANALYTIQUE

Envoi de Douville et JJMoscovitz

doc d'Espace analytique adressé à nous cinq et que Lippi adressera à Lew et Dana pour ce soir si cela vous convient.

jj

Surgis dans les années 1990 (I-AEP 1989, Cvge 1995) et cela selon l'œuvre de Freud et l'enseignement de Lacan, les réseaux de psy qq qu'ils soient vont donner consistance à l'histoire de la psy et à son mouvement vivant, à son impact sur la politique, et à ce qu'elle en reçoit depuis ce politique (réglementation, effacement de la dimension de l'intime par le biopouvoir). Et cela ouvre aussi bien à une exigence de travail de responsabilisation des ass de psyka , et de chaque analyste dans sa quotidienneté.

-Ainsi soulignons-le : le rapport analyse en intension/analyse en extension se modifie aujourd'hui, la lecture des textes, le vouloir être analyste allant vers un plus grand nombre de « professionnels » de la pratique analytique, la durée plus longue des analyses personnelles, des contrôles etc et d'autre part la prise en compte de plus en plus du

Malaise/détresse/néantisation dans la Civilisation, cet exil de l'intime grandissant, tout cela fait que l'analyse en intensité augmente en qualité et que l'analyse en extension augmente en intensité d'intérêt pour le lien entre psychanalyse et la/le politique

exemple : l'avancée de Lacan P 127 128 IN ENCORE (le seuil) sur le corps et donc le biopouvoir :

(...) p 127 c'est « le pivot de ma question sur le savoir. Comment l'être peut-il savoir? Il est comique de voir comment cette interrogation prétend à se satisfaire. Puisque la limite, comme je l'ai posée, est faite de ce qu'il y a des êtres qui parlent, on se demande ce que peut bien être le savoir de ceux qui ne parlent pas. On se le demande. On ne sait pas pourquoi on se le demande. Mais on se le demande quand même, et on fait pour des rats un petit labyrinthe.

On espère ainsi être sur le chemin de ce que c'est qu'un savoir. On croit que le rat va montrer quelle capacité il a pour apprendre. *A -prendre* à quoi? - à ce qui l'intéresse, bien sûr. Et qu'est-ce qu'on suppose qui l'intéresse, ce rat?

On ne le prend pas, ce rat, comme être, mais bel et bien comme corps, ce qui suppose qu'on le voit comme unité, comme unité ratière. Or, cet être du rat, qu'est-ce qui le soutient donc? On ne se le demande absolument pas. Ou plutôt, on identifie son être et son corps.

Depuis toujours, on s'imaginait que l'être devait contenir une sorte de plénitude qui lui soit propre. L'être, c'est un corps. C'est de là que, dans le premier abord de l'être, on était parti, et on en avait élucubré toute une hiérarchie des corps. On était parti en somme de cette notion que chacun devait bien savoir ce qui le maintenait à l'être, et que ce devait être son bien, soit ce qui lui faisait plaisir.

Quel changement s'est-il donc fait dans le discours, pour que tout d'un coup on interroge cet être sur le moyen qu'il aurait de se dépasser, c'est-à-dire d'en apprendre plus qu'il n'en a besoin dans son être pour survivre comme corps? »

-peut-être est-ce pour cela que Lacan, comme un artiste, avance le nœud borroméen à partir d'Encore, pour subvertir toute organisation psychique fondée sur une identité originaire pleine, pour subvertir le savoir psy, et l'ouvrir sur un vide à préserver, et que les totalitarismes européens vont vouloir anéantir. Au point que ses avancés et d'autant plus que c'est lui qui les a produites jusqu'alors sont délogées de toute certitude, et ce en parlant d'inconscient réel, de savoir sans sujet, de la valeur jouissante du signifiant. D'où la place du corps soulevée in pour Joyce « il n'y a d'histoire que des déportés, l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a, envers de l'habeas corpus ». 40ans après ces propos de Lacan qu'en est il aujourd'hui? disons que chaque période a un paradigme qui en est son signe majeur, le XX ème aurait celui du langage : Mallarmé, Freud, Lacan, Jacobson, le cinéma, Silicon Valley, la peinture du début du XX Marcel Duchamp, Braque, Munch où le statut de l'objet-corps vient dire/montrer l'attaque de l'intime par le politique....

D'où la nécessité de nos jours de percevoir ce lien réciproque entre la/le politique et le/la psychanalytique.....

FEDEPSY

SYMPTOMES, SINTHOME ET DIMENSION DU POLITIQUE

I - Symptômes et sinthome

Il s'agit, d'une part, de confronter le symptôme freudien comme formation de l'inconscient, au symptôme lacanien comme action du symbolique sur le réel (le nœud borroméen, RSI). Et d'autre part de convoquer la clinique du sinthome (à partir du séminaire de Lacan du même nom) comme raboutage de la structure et comme 4^{ème} rond de ficelle (par rapport au réel, au symbolique et à l'imaginaire).

Mais n'y a-t'il pas chez tout « parlêtre » un clivage du sujet entre la part symptomatique et une part sinthomale ?

Nous étudierons plus particulièrement ici les symptômes corporels en tant qu'écritures sur le corps autour des questions : Les symptômes corporels ne sont-ils pas différentes formes d'écritures du discours de l'Autre sur les mouvements pulsionnels du sujet ?

Les symptômes corporels (symptômes de conversion, somatisation, hypochondrie) sont-ils des écritures sur le corps ?

I – Symptôme et politique

En tant qu'OING auprès du Conseil de l'Europe, les représentants de la FEDEPSY ont la chance de fréquenter des collègues et des « ambassadeurs » issus de nombre de pays d'Europe. Notre présence au Conseil de l'Europe était avant tout expliquée par une

conflictualité par rapport aux internationales de psychothérapie (soutenue bien souvent par « les sectes »).

La première question est de savoir : est-ce que la psychanalyse fait encore symptôme de la société, du « Malaise dans la culture » ou n'est-ce pas plutôt l'univers de la suggestion hypnotique (sous toutes ses formes) et les Théories Cognitivo Comportementales ?

Par ailleurs, le symptôme (au sens freudien) dans ses mouvances géographiques est lié aux histoires culturelles d'un sujet, à la culture dont il est le fruit et la conflictualité dont il est le témoin entre le discours ambiant (qui n'est pas le discours de l'Autre) et le discours du sujet toujours en constitution.

Ce qui pose une seconde question, qui se pose à la manière de Montesquieu dans *La théorie des climats* et dans *l'Esprit des lois*. La psychanalyse ne doit-elle pas être inventée suivant chaque culture et peut-elle se développer en dehors d'un monde démocratique (où il y a séparation des pouvoirs politiques) et à l'intérieur d'un univers intégriste et religieux ? A cet endroit, la lecture ne peut être que mœbienne.

Dr J.R. FREYMANN
Président de la FEDEPSY

Marjorie RUF
Représentante de la FEDEPSY

Cristina BURCKAS
Représentante de la FEDEPSY

Daniel LEMLER
Représentant de la FEDEPSY